

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

156 | octobre-décembre 2000

Intellectuels en diaspora et théories nomades

Franchir barrières et frontières

Vasudha Dalmia



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/80>

DOI : 10.4000/lhomme.80

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

Pagination : 47-56

ISBN : 2-7132-1348-7

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Vasudha Dalmia, « Franchir barrières et frontières », *L'Homme* [En ligne], 156 | octobre-décembre 2000, mis en ligne le 18 mai 2007, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/80> ; DOI : 10.4000/lhomme.80

Franchir barrières et frontières

Vasudha Dalmia

JE SUIS ARRIVÉE en Allemagne à l'âge de vingt-deux ans. Mon éducation ne m'avait guère préparée à la vie en Europe. Qui plus est, j'étais un exemple typique d'éducation de la classe moyenne indienne. J'avais appris l'anglais dans un prestigieux collège pour jeunes filles de Delhi, comme tant d'autres instruites dans des écoles religieuses et élevées dans la croyance en l'infailibilité de la littérature anglaise. Mon professeur préféré était une sœur anglaise, catégorique dans ses opinions, absolue dans ses jugements et droite dans sa démarche. Elle nous apprit à lire les journaux, à discuter de politique et à connaître Jane Austen.

Le fait d'habiter une ville allemande de moyenne importance m'a fait prendre conscience que mon éducation anglaise n'était que superficielle. Mon mode de vie était davantage conditionné par le modèle domestique traditionnel propre à la communauté marwari, infléchi et adouci par ma mère de caste kayastha, lettrée originaire de Lucknow, modèle auquel j'avais résisté de toutes mes forces mais qui demeurait néanmoins mon point de repère.

L'Orient en Orient

J'ai passé mes dix premières années à la maison. Mon frère cadet et moi-même n'allions pas à l'école primaire, selon la volonté expresse de mon père. Il avait été un puissant industriel entre les deux guerres et entretenait des rapports étroits avec la politique culturelle de Hanumanprasad Poddar, le fondateur de Gita Press à Gorakhpur, redoutable bastion de l'hindouisme à partir des années 1930. *Tauji*, ou oncle, comme le nommaient les gens de ma génération, prônait en fait une version modernisée de l'hin-

douisme traditionnel, imprimait des textes en sanskrit et en *bhasha* [langue vernaculaire] en version originale ou avec traduction, dans des éditions facilement accessibles. Il publiait en outre une revue mensuelle en hindi *Kalyan*, largement diffusée. Nous baignions dans cette littérature ; nous faisions notre chemin dans la lecture d'ouvrages superbement imprimés. Mais surtout nous lisions avidement le numéro annuel de la revue, épais volume à l'écriture serrée, rempli d'histoires, d'articles et d'illustrations. Les deux styles de vie, indien et occidental, y étaient présentés comme diamétralement opposés dans tous leurs aspects essentiels. Dans le numéro consacré aux femmes (*nari amka*), je me souviens bien des illustrations en noir et blanc qui ressemblaient à des photos. D'un côté de la page, on pouvait voir des images de la femme hindoue, simple dans ses habits et son allure, conseillant et servant son mari avec une soumission pleine de grâce. De l'autre côté, s'étaient des images de la femme occidentalisée fréquentant les clubs, en robe sans manches, fumant, dansant au bras de son mari, et – nous le devinions – égoïste, infidèle. L'Occident corrompait.

En outre, comme le faisait remarquer mon père, à quoi pouvait servir une éducation scolaire et universitaire qui donnait des produits essentiellement similaires ? Les détenteurs d'une maîtrise ou d'une licence sans emploi étaient légion. Il voulait que nous développions notre individualité propre. Il nous racontait quantité d'histoires – les contes s'enchaînant les uns aux autres – sur les dieux transgresseurs qui peuplaient les cieux d'Indra et les *rakshashas* [démons], condamnés à vivre dans les mondes inférieurs et qui luttaient pour la justice et leur propre espace. Notre éducation devait se faire à la maison, avec pour principal objet la grammaire sanskrite et les textes religieux. Nous eûmes un jeune précepteur de sanskrit avec lequel nous mémorisâmes Panini¹. Nous pûmes rapidement passer les examens de sanskrit de l'université de Bénarès. Je m'étais mis en tête que je pourrais obtenir leur diplôme le plus élevé – *shastri* – à l'âge de douze ans. Un *acharya* pourrait suivre². Je me souviens encore de mon triomphe solitaire lorsque je composai mon premier *shloka* [versification].

Nous fûmes invités à faire la preuve de nos connaissances devant un immense rassemblement de pandits [lettrés] à Calcutta. Je n'en garde, par bonheur, que de vagues réminiscences, où je bégaié devant le micro, et le vif souvenir de mes parents se disputant peu après. Ma mère réussit à nous sortir de cette éducation quelque peu aléatoire. Nous fûmes envoyés à l'école – en l'occurrence un établissement tenu par des sœurs qui venait d'ouvrir au cœur de la Delhi des années 1950 – et dans un environnement

1. Célèbre grammairien de langue sanskrite du nord de l'Inde vers le IV^e siècle. [Cette note et les suivantes sont de la Rédaction.]

2. Le premier est l'équivalent d'une maîtrise, le second d'une thèse de doctorat.

d'éducation coloniale qui ne prenait guère en compte l'indépendance récemment acquise du pays.

49

L'Occident en Orient

J'avais appris un peu l'anglais et avais quelques connaissances d'arithmétique. Mais les autres enfants nous regardaient, mon frère et moi, avec suspicion et étaient prompts à nous faire remarquer que nous n'étions pas autorisés à parler hindi à l'école, même pendant la récréation. De mille et une façons à peine tangibles, nous apprîmes à mépriser l'indianité. Les dieux hindous et la vie rituelle de la maison s'estompèrent, pour être totalement rejetés par la suite. Nous étions passés d'une forme d'hostilité à une autre. Nous travaillions désormais sur des textes coloniaux, mémorisant des poèmes sur la campagne anglaise joyeusement parsemée de jonquilles et de fées. Nos livres d'histoire, publiés en Angleterre, nous enseignaient la ruée des Aryens vers le sous-continent et la retraite des Dravidiens ; on prit connaissance de l'existence des empereurs moghols par de vagues descriptions, alors que Clive, Dupleix, Hastings, Bentinck, Dalhousie y étaient dépeints presque plus grands que nature (à cette époque, les rues de Delhi portaient encore leurs noms et nous rappelaient que ces généraux, aventuriers et administrateurs hantaient toujours l'imagination des bureaucrates et des diplomates), et enfin du mouvement d'indépendance qui, apparemment, venait juste de se produire.

La voie était toute tracée pour une licence de lettres anglaises : Chaucer, Spencer, Francis Bacon (« qu'est-ce que la vérité », dit Pilate moqueur, n'attendant aucune réponse », Shakespeare, encore Shakespeare, les Lumières (l'homme comme mesure de toutes choses), Wordsworth (*Le Prélude*, la révolution française : « L'extase d'être en vie en cette aube »), Keats, Browning, Dickens, T. S. Eliot. Pénétrer dans cet univers était pure griserie, une façon entièrement légitime de devenir les individus qu'on nous avait demandé de devenir.

L'Occident en Occident

Mais je fus détournée de ma trajectoire en Allemagne. Une fois que j'eus appris la langue et fus admise à l'université, je me plongeai dans la littérature allemande. Je lus les œuvres des romantiques : j'abordai Novalis et son étrange conte, *Heinrich von Ofterdingen* et sa quête de la mystérieuse fleur bleue, je lus *Wilhelm Meister* et *Les affinités électives* de Goethe, je découvris *La montagne magique* de Thomas Mann, *La Métamorphose* de Kafka. La littérature allemande relativisait l'importance de l'anglais et de sa domi-

nation sur la culture mondiale, du moins telle qu'on nous l'avait enseignée. Elle ouvrait la porte à de nouveaux univers pleins de mélancolie, de désirs et de différents niveaux d'être. Mais ce monde était vaste et je commençais à peine à y pénétrer. Je me tournai, d'une manière non encore réfléchie, vers l'indologie.

L'Orient en Occident

Oui, il existait une discipline entièrement consacrée à l'Inde. Mon sanskrit était rouillé, mais la littérature indienne contemporaine m'intéressait. Le professeur allemand d'indologie me rejeta catégoriquement. Connaissais-je le latin ? Non, mais avec mes vingt-trois ans et ma soif de savoir, j'étais prête à l'apprendre. Mais même avec le latin cela était impossible, me répondit-il avec fermeté. Comprendre la démarche me prendrait des années. Par ailleurs, dit-il à mon compagnon lors d'un entretien ultérieur, j'étais une femme. Je devrais me cantonner à l'anglais. Le professeur d'anglais jouait au tennis, ajouta-t-il.

L'Orient, en Occident, était une préoccupation totalement occidentale. Je continuai donc mon étude de l'anglais : William Blake, encore Shakespeare et, pour les matières subsidiaires, je choisis la littérature allemande et l'ethnologie à la place de l'indologie. Personne n'y trouva rien à redire.

Entre temps, je m'installai dans une ville universitaire du sud de l'Allemagne. L'indologie pouvait signifier différentes choses selon les endroits. La jeune adulte que j'étais y rencontra à nouveau Panini et découvrit la vénération des Allemands pour les Védas. Le professeur d'indologie était une autorité reconnue dans le monde entier. Son enthousiasme rejaillissait sur ses étudiants. Il n'était pas avare de son temps, et remarquait à peine l'indianité de mon existence. Panini connaissait le suffixe zéro³ dès le V^e siècle avant J.-C. Cette découverte avait révolutionné, sinon fondé, la discipline de la linguistique en Occident. Et les dieux védiques représentaient des valeurs morales que le monde n'avait encore jamais connues jusqu'alors. Mon éducation initiale se trouvait réhabilitée de façon inattendue. Je me consacrais à l'étude de ces textes.

Je réappris le sanskrit à la manière occidentale et m'engageai avec prudence dans des eaux plus profondes, à savoir la philologie. Une fois encore, une expérience grisante, car cette science de la philologie forçait la gangue des mots afin qu'ils révèlent leur noyau le plus intime. Les accrétiens des siècles tombaient en poussière.

3. On appelle suffixe zéro un suffixe qui, dans la grammaire paninéenne, est en principe ajouté à une racine verbale, mais n'acquiert pratiquement aucune existence linguistique réelle, du fait de l'application d'une règle d'amuïssement.

Armée d'une bonne grammaire et d'un dictionnaire, nous pouvions ainsi nous absorber dans la lecture de textes, d'un vers ou d'un seul hymne védique durant des semaines entières, jusqu'à mettre à nu la quintessence des mots. Si nous pouvions ensuite relier ces essences les unes aux autres, alors le monde inaltéré de l'émotion et de la perception – quand les dieux et les hommes partageaient le même univers de sens – nous deviendrait accessible. Avec une grande ardeur, semestre après semestre, ainsi nous progressions. Les contes merveilleux donnaient vie aux arides réflexions grammaticales. Il me fallut cinq ans pour prendre conscience qu'il s'agissait d'un savoir enraciné en lui-même. Un savoir qui n'avait que peu de rapport avec quoi que ce fut d'autre et qui pouvait se passer de l'Inde. La matière première avait été fournie au XIX^e siècle. Au milieu de tout cela, j'avais obtenu une maîtrise de l'université allemande où j'avais étudié et commençai à enseigner le hindi ; ces cours de langue étaient considérés comme un appendice aux études principales. Et là, je devais lentement m'en apercevoir, ces cours étaient fermés sur eux-mêmes, ne conduisant nulle part. Douloreusement, j'appris à enseigner le hindi comme on m'avait enseigné l'allemand et le sanskrit. Peut-être pouvais-je rédiger une thèse sur les verbes composés en hindi, et mettre au jour le secret de leurs combinaisons ?

Un diplôme de linguistique à l'université de Delhi était techniquement impossible. Pourtant, diverses raisons me poussèrent à Delhi. Alors que je cherchais assidûment un emploi, on me dit qu'avec ma connaissance des langues, ma place était à l'université. Mais tout ce dont j'étais capable était d'enseigner l'allemand. Je fus donc chargée d'enseigner à des classes du premier degré en cours du soir. Si je voulais rester à l'université, je devais obtenir un Ph. D. Soit, mais en quelle matière ?

L'Occident en Inde

Les années 1960 et 1970 avaient vu l'efflorescence du théâtre urbain. On avait commencé à utiliser les formes populaires, parfois dans un abandon créateur irréfléchi, pour générer des modes théâtraux novateurs destinés à aborder de nouvelles problématiques. Le théâtre épique de Brecht offrait de nombreuses possibilités d'absorber ces formes de manière créative ; c'était là une présence allemande en terre indienne. Je lus son théâtre, ses essais et réflexions théoriques. Je lus Walter Benjamin. C'est grâce à Brecht que j'appris la signification de l'historicisme. Je découvris l'importance de l'esthétique du théâtre chinois, de la forme épique, des traditions orales et du formalisme russe pour sa propre construction théorique. C'était « un enfant de toutes les nations », selon le titre anglais du second

tome du grand *Buru Quartett* de Pramoedya Ananta Toer⁴. Le théâtre de Brecht était politique. Je parlais aux gens de théâtre, rencontrai Habib Tanvir, grand pionnier de l'utilisation du genre populaire du Nord de l'Inde. Mes amis du milieu théâtral m'aidèrent à comprendre un peu la politique d'après l'« état d'urgence »⁵ en Inde. L'atmosphère était encore remplie d'optimisme, d'espoir de changement. J'étudiais assidûment, analysant les traductions des pièces de Brecht en hindi, et ce que pensaient et disaient les metteurs en scène de ces pièces en Inde. Avec mon compagnon, j'élucidai les malentendus créatifs des traditions théâtrales qui permettaient de nouvelles combinaisons, modifiant les prémisses mêmes de la rencontre. Mais, entre-temps, de nouvelles questions surgirent. Quand le théâtre hindi moderne était-il apparu ? Quelle était sa fonction ? Quand a-t-on commencé à utiliser l'arc de scène pour encadrer le théâtre indien, créant ainsi de nouvelles illusions de la réalité, de la vraisemblance psychologique des personnages et de nouvelles visions du passé historique ? Quand l'Orient a-t-il rencontré l'Occident ? C'est à Bénarès au XIX^e siècle, dans les pièces de Bharatendu Harischandra, que le théâtre occidental – Shakespeare – fusionna avec les pièces nouvellement mises en scène en hindi moderne. J'écrivis ma thèse sur Brecht en hindi. J'obtins un Ph. D.

L'Orient et l'Occident

Des raisons personnelles me conduisirent à nouveau en Allemagne pour y enseigner le hindi, dans le département de mon ancienne université et y réapprendre la littérature hindi. Je l'avais péniblement parcourue de long en large durant mon enfance et mon adolescence. Car même si ma mère nous avait envoyés à l'école catholique, elle-même avait fait ses études au collège et à l'université à l'acmé du nationalisme, et elle n'avait cessé de nous rappeler l'importance de la littérature hindi. Elle avait poussé certains d'entre nous, alors que nous étions encore à l'école, à passer tous les examens de hindi de l'université du Penjab, à Chandigarh, et de la Hindi Sahitya Sammelan, à Allahabad. J'avais obtenu malgré moi leur diplôme le plus élevé, qui se révélait être maintenant pour moi un trésor. Pendant

4. « Pram » pour ses compatriotes. Grand écrivain indonésien, né en 1925, prix Nobel de littérature. Il passe presque le tiers de sa vie en prison pour raisons politiques. En 1996, L'Unesco lui a décerné le prix pour la promotion de la tolérance et de la non-violence. Des nouvelles ont été traduites en français, par Denys Lombard, *Histoires courtes d'Indonésie* (EFEO, 1968) ; par Denys Lombard & Henri Chambert-Loir, *La vie n'est pas une foire nocturne* (Gallimard, 1993). Deux romans ont été publiés en français : *Corruption*, trad. Denys Lombard (Éd. de la MSH, 1981) ; *Le fugitif*, trad. François-René Daillie (Plon, 1991). Son chef-d'œuvre, la tétralogie *Bumi manusia* (« Terre des hommes »), n'a toujours pas été traduit.

5. Allusion à la période 1975-1977 durant laquelle le premier ministre, Indira Gandhi, impose à tous les États de l'Union indienne son pouvoir autocratique et supprime du même coup les partis d'opposition, grâce à l'article 352 de la Constitution.

les quatorze années qui suivirent, j'enseignai la littérature hindi, mais avec une conscience nouvelle de son historicité, de son enchaînement dans la politique du colonialisme et du nationalisme. Ma façon d'enseigner avait radicalement changé ; elle était reliée au sanskrit et à la recherche contemporaine en Inde.

Pendant les années qui suivirent, mes recherches se limitèrent au XIX^e siècle. Je tentai de comprendre comment la tradition s'était réaffirmée dans l'Inde coloniale du Nord. Je me consacrai à l'étude de la figure de Bharatendu Harischandra⁶ afin de comprendre ce qu'être hindou dans l'Inde coloniale signifiait. Denses et complexes étaient les divers modes d'interaction, nombreux les chemins de traverse et les venelles. Il s'agissait pour moi d'une recherche longue et ardue aux multiples ambitions et ordres du jour. Mais mes amis comme mes ennemis bousculèrent mes idées jusqu'à ce que je sois en mesure de reconnaître que l'Inde et l'Orient s'étaient à leur tour servis des notions occidentales de nation et d'État, des notions d'histoire postérieures aux Lumières, pour se réaffirmer avec force et construire de nouveaux édifices de pouvoir. C'est ainsi qu'était née la littérature hindi, comme autobiographie de la nation, comme nouvelle histoire d'un peuple ancien.

Avec le temps, mes étudiants et moi-même fûmes confrontés – et tentâmes de répondre – à d'innombrables questions sur le pourquoi et le comment des connaissances de l'indologie, de l'Orient tel qu'il était enseigné en Occident. L'indologie du XIX^e siècle était encore très présente, elle exerçait un grand pouvoir et jouissait d'un grand prestige. Il nous fallait rechercher ce qui avait animé les grands érudits du siècle dernier. Il nous fallait comprendre que les questions posées en Allemagne, alors et maintenant, étaient différentes de celles posées en Inde, même si elles avaient un rapport les unes avec les autres.

Entre-temps, les collègues de mon ancien département avaient changé. Les postes de professeur et d'assistant de sanskrit avaient été renouvelés. Je leur resterai toujours reconnaissante pour leur perspicacité, leur modestie et leur esprit critique. C'est grâce à eux et à l'atmosphère qu'ils créèrent que j'ai appris à comprendre, avec une plus grande profondeur historique, le rapport entre religion et société, le rôle toujours fluctuant des institutions sociales et religieuses, et que j'ai compris pour la première fois que les traditions qu'on m'avait appris à considérer comme monolithiques consistaient en fait en une multitude de trames autonomes et semi-autonomes. Ce fut là mon introduction aux études religieuses.

6. Père de la littérature hindi et nationaliste hindou. (Cf. le compte rendu de l'ouvrage de Vasudha Dalmia, *The Nationalization of Hindu Traditions. Bharatendu Harischandra and Nineteenth-Century Banaras*, par Jackie Assayag, publié dans *L'Homme*, 1998, 146 : 299-302.)

Nous continuâmes à nous rencontrer et à nous opposer sans relâche sur divers sujets. D'un côté, je crois que nous étions tous d'accord sur le fait que le savoir est un continuum qui ne supporte aucun cloisonnement. À l'évidence, le passé se ramifiait dans le présent, lequel plongeait lui-même dans le passé. Il n'existait pas de frontière clairement définie entre classique et moderne, entre Orient et Occident. De l'autre, je sentais qu'il fallait reconnaître que nulle utopie ou engagement n'était exempt de la notion de pouvoir. Hier comme aujourd'hui, il y a toujours eu des gardiens du savoir, parfois autoproclamés, à qui il a fallu l'arracher ; ceci est une tâche sans fin.

En travaillant dans le cadre de la recherche occidentale, je dois sans cesse me poser les mêmes questions : sur quelle base recueilli-je les données qui me permettent d'enseigner et d'étudier ? Quelle est la validité des conclusions que j'en tire ? Le savoir qui en découle peut-il être extrait de ce contexte et continuer à être considéré comme tel dans des contextes sociaux et politiques totalement différents ? J'en suis venue à penser que résoudre ces questions est en fait un processus sans fin. Le savoir produit dans les milieux universitaires occidentaux ou autres, ne peut être testé que dans des contextes différents pour voir comment il se mesure à la réalité vécue.

Depuis, je me suis installée si loin à l'Ouest que l'Inde se situe aujourd'hui à l'ouest d'où je vis. J'enseigne dans une université californienne. La réalité indienne s'est aussi déplacée vers l'ouest, et avec l'arrivée de la deuxième génération d'Indiens aisés, nés et élevés aux États-Unis, est apparue la nécessité de comprendre le passé et le présent sous un jour nouveau. Mes étudiants ? Un océan de visages d'Asie du Sud. Il est clair qu'il existe maintenant plusieurs Indes, et nous ne pouvons les appréhender qu'ensemble.

MOTS CLÉS/KEYWORDS : autobiographie/*autobiography* – Inde/*India* – orientalisme/*orientalism* – littérature hindi/*Hindi literature* – Études sud-asiatiques en Occident/*South Asian Studies in the West*.

*Traduit de l'anglais par Philippe Sicard,
revu par la Rédaction.*

Vasudha Dalmia, *Traverser les frontières et les barrières*. — Cet essai est autobiographique. Il constitue une tentative de donner sens aux conceptions du monde rencontrées au cours d'un demi-siècle de types différents d'expériences éducatives expérimentées dans l'Inde d'après l'Indépendance. Ces conceptions incluent une éducation sanskrite traditionnelle à la maison, une éducation scolaire anglophone à Delhi, une éducation universitaire orientaliste en Allemagne, puis des expériences d'enseignement de la langue et de la littérature hindi en Allemagne et aux États-Unis. Chacune d'elles a impliqué une remise en question culturelle et politique de celle qui l'avait précédée. L'aboutissement de ce qui ne peut être décrit que comme le combat de toute une vie pour trouver l'équilibre est l'acceptation de la quête visant à donner un sens à une série d'opérations de recouplement.

Vasudha Dalmia, *Crossing Borders and Boundaries*. — This essay is autobiographical. It is an attempt to come to terms with the series of world views encountered in half a century of very different kinds of educational ventures in post-independence India. These have included traditional Sanskrit education at home, Anglicist High School and College education in Delhi, Orientalist university education in Germany and then attempts at teaching modern Hindi language and literature in Germany and the United States. Each venture has meant a cultural and political questioning of that which preceded it. The culmination of what can only be described as a life long struggle to reach equilibrium is the acceptance of the quest to establish meaning in a series of cross checking operations.

Vasudha Dalmia est professeur de littérature hindi à Berkeley depuis 1998 (Department of South & Southeast Asian Studies). Entre 1995 et 1997, elle a été professeur associé à l'université de Heidelberg et maître de conférences entre 1984 et 1987 à l'université de Tübingen. Elle est l'auteur de *The Nationalization of Hindu Traditions. Bharatendu Harischandra and Nineteenth Century Banaras* (New Delhi, Oxford University Press, 1997), et de plusieurs ouvrages collectifs dont, avec Heinrich von Stietencron, *Representing Hinduism. The Construction of Religious Traditions and National Identity* (New Delhi, Sage, 1995).